

Il y a cent ans, Emile Moselly rencontra Charles Péguy

par Daniel JACQUES

C'est à Orléans que les deux écrivains firent connaissance.

L'écrivain toulousain Émile Chénin, dit Moselly, demeure pendant sa jeunesse chez ses grands-parents à Chaudeney-sur-Moselle.

Après une scolarité effectuée à l'école de Chaudeney, il poursuit ses études au collège de Toul puis à la faculté des lettres de Nancy. Il passe ensuite, comme boursier d'agrégation, à la faculté des lettres de Lyon où il est reçu agrégé des lettres au concours de 1895 à 25 ans.

Il est nommé au lycée de Montauban puis, en 1899, à celui d'Orléans où il fait un séjour de 10 ans. Professeur de rhétorique, il enseigne à une classe de seconde. C'est un enseignant de grande qualité, excellent pédagogue, autoritaire, qui captive l'intérêt de ses élèves.



La maison des grands-parents de Moselly



Emile Moselly en 1907



Moselly à Montauban



Charles Péguy

La famille Péguy est originaire du Morvan, d'un gros village situé à trois lieues de Moulins et nommé Gennetines. En 1800, les grands-parents de Péguy partent en chargeant tous leurs meubles sur un radeau. Ils s'arrêtent à Orléans où leurs enfants s'installent et c'est dans cette ville que naît Charles, leur petit-fils, le 7 janvier 1873.

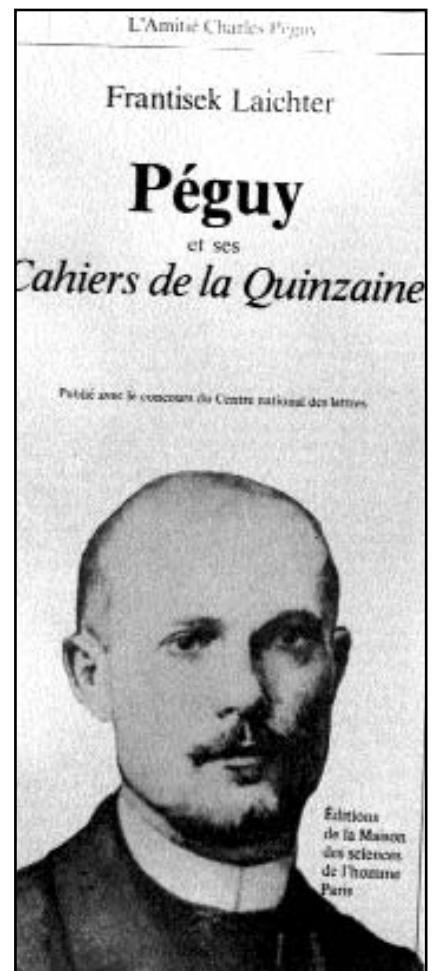
Après des études à Paris (Sainte-Barbe, Louis-le-Grand, École Normale Supérieure, où il a, comme professeur, le philosophe Bergson), Péguy retourne à Orléans où il écrit *Jeanne d'Arc* puis crée *Les Cahiers de la quinzaine*. Il rompt avec le parti socialiste et se querelle avec Lucien Blom et Lucien Herr, bibliothécaire de l'École normale supérieure et lui aussi socialiste, toujours aux arrières-plans de l'histoire mais jouant

un rôle humble, décisif et secret. Émile Moselly, socialiste indépendant depuis 1899, eut l'occasion de rencontrer Péguy au congrès de l'internationale socialiste à Paris, salle Wagram.

Pour ses *Cahiers*, Moselly lui propose, en 1901, d'écrire un roman sur son service militaire effectué au fort de Lucey. Péguy accepte et ajoute son nom à la liste des écrivains (Romain Rolland, Tharaud, Haleuy, etc.) dont il publiera les œuvres.

En janvier 1902, Moselly écrit *L'Aube fraternelle*, un manuscrit de 96 pages qu'il transmet à Péguy, lequel le donne à l'imprimeur sans y ajouter d'autres indications. Le livre paraîtra le 23 octobre 1902 et sera tiré à 2000 exemplaires, vendus 1 franc dans le commerce. Avant de donner le bon à tirer, Péguy avait convoqué Moselly à Paris dans son pied-à-terre au 8, rue de la Sorbonne, mais celui-ci, malade, lui répondra par télégramme :

*Mon cher Péguy,
Quand vous décidez et m'imprimez-vous ? J'attends des nouvelles. Je pense que vous avez reçu dimanche ma lettre où je vous informais que, malade et couché depuis trois jours, il m'était impossible de me rendre à votre appel. Je ne serai transportable que dans une dizaine de jours. Mais ma présence était-elle nécessaire, et ne pouvons-nous arranger les choses par correspondance ?
Tout à vous.
E. Chénin*



L'Aube fraternelle est un récit de souvenirs du service militaire d'Émile Moselly, service effectué à Lucey. Il y décrit fort bien toutes les couches de la société, ces bidasses entassés pêle-mêle dans les chambrées où le poêle à bois ronronne, éclairant les visages des soldats fumant la pipe ou cassant une croûte, le quart de vin à la main.

Péguy essayait de placer ses *Cahiers de la quinzaine* à une clientèle d'abonnés, chez les dreyfusards et les socialistes, teintés, il va de soi, d'anticléricalisme. Nous verrons souvent Moselly prêt à saisir l'occasion

de se pousser ou d'aider Péguy et ses *Cahiers* car il est adroit et soucieux de parvenir. Il a rencontré Péguy plusieurs fois et désormais ils se tutoient.

Péguy a promis de lui éditer un autre livre et Moselly, qui a senti que celui-ci avait des difficultés à vendre ses *Cahiers*, s'occupe de la "promotion" de la revue. En 1903, dans une lettre adressée à Péguy, Moselly écrit qu'il vient de terminer *Jean des Brebis*, qu'il sous-titrera *Le Livre de la misère*. C'est l'histoire d'un pâtre lorrain, illettré, misérable mais qui, par son "baratin", contribue au succès de l'élection législative d'un vétérinaire. L'action se passe le jour du comice agricole, du côté de Thuilley-aux-Groseilles, et Moselly y décrit fidèlement la vie et les mœurs des paysans. Le livre paraît le 1^{er} mai 1904 et est tiré à 3000 exemplaires. Il rencontre un grand succès et l'édition sera rapidement épuisée.

Entre ces deux livres, Moselly tombe malade et, en octobre 1902, il obtient un congé d'inactivité pour se soigner pendant près de deux ans. Il profitera de cette interruption pour se rendre à Chaudeney où il aime se ressourcer au bord de la Moselle ou dans les vignobles des côtes.

Pendant cette période, il prépare sa thèse de doctorat, qu'il n'achèvera jamais, mais dont il tirera son livre sur

George Sand. Il écrira également un roman : *Terres lorraines*. Il écrit à Péguy, le 19 mai 1904 : "*Pense à trouver quelqu'un, si ça ne donne pas trop de travail, pour copier ma thèse*".

En octobre de la même année, il reprend son poste à Orléans. Il travaille beaucoup pour Péguy et ses *Cahiers* dont il a déposé le catalogue analytique dans les bibliothèques populaires de la ville. Il donne à Péguy des nouvelles d'Orléans : "*Je vais bien. J'espère qu'il en est de même pour toi. D'ailleurs, ce que tu pouds est sain, robuste, bien équilibré*". Moselly propose une nouvelle publication dans *Les Cahiers* mais Péguy fera la sourde oreille.

En 1906, il rencontre Péguy à Paris et ils se mettent d'accord sur des nouvelles qui aient, entre elles, un intérêt commun. Moselly enverra à Péguy *Les Haleurs* qu'il trouve très bon et *Le Soldat* qui, rassemblés sous le titre *Les*

Retours, formeront le 19^{me} cahier de la VII^{me} série.

Après la parution des *Retours*, il écrit à Péguy, en octobre 1906 : "*Je termine une petite machine, guère plus grande que l'aube, des impressions d'enfance, très ténues, très fouillées comme style. Ça paraîtra dans notre revue du Pays Lorrain. Mais je voudrais tenter de la caser dans une revue de jeunes à Paris... Je ne voudrais pas que cela soit publié seulement à Nancy*". Ce sera *Le Rouet d'ivoire*.

Entre-temps, *Terres lorraines*, édité chez Plon, va sortir au début de 1907. Il eut du succès et Moselly écrit à Péguy : "*Je suis content de la façon dont mon livre a marché. Les Plon m'ont fait dire que je devais me considérer comme faisant partie de la maison. Il va sans dire que je me considère surtout comme faisant partie des Cahiers. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi*".



Grande rue à Chaudeney. À droite, la maison où vécut Moselly

Les préliminaires du Goncourt

Nous sommes en 1907 et Péguy essaie de placer Moselly pour le Goncourt. Le prix littéraire, créé par Edmond de Goncourt, fut décerné, pour la première fois, en 1903. L'académie des Goncourt est composée de dix hommes de lettres chargés de décerner chaque année, au début de décembre, ce prix littéraire.

En 1907, le jury était composé, entre autres de, Descaves, Léon Daudet, Octave Mirbeau, les deux Rosny, Margueritte, Geffroy. Le prix, à l'époque déjà, attire la convoitise des éditeurs et les tractations entre membres du jury et éditeurs sont monnaie courante.

Péguy contacte d'abord Descaves, le secrétaire de l'académie, expédie *Le Rouet d'Ivoire* à Daudet qui lui conseille de l'envoyer à tous les jurés. Il leur a déjà fait parvenir, à travers ses *Cahiers, Terres lorraines* et *Jean des Brebis*. Le 30 novembre 1907, Péguy écrit à Moselly :

Mon cher Chénin,

Le fait que Descaves présente conjointement Terres Lorraines et le Rouet d'Ivoire, crée, pour celui-ci, une nouvelle situation. Veuillez bien prendre l'exemplaire du Rouet d'Ivoire que je t'envoie par le même courrier. Relis-le attentivement à correction de manière à en faire la copie parfaitement prête

d'une deuxième édition éventuelle. Si tu n'as pas le prix, ce travail ne t'aura pas coûté beaucoup. Si tu as le prix, il faudra que Mainguet ait en mains cette copie vendredi matin première heure ; il fabriquera les nouvelles éditions immédiatement et lancera les deux volumes conjointement dans le public.

Vu longuement Barrès hier matin, revu Mainguet ce matin. Tout le monde fait son devoir.

Charles Péguy.

(Mainguet, à la tête de la maison d'édition Plon, Nourrit et C^{ie}, était alors président du Cercle de la librairie)

On approche de la date du Goncourt. Barrès aurait beaucoup manœuvré pour faire élire Moselly. Trois jours avant le vote, Moselly, inquiet, écrit d'Orléans à Péguy :

Mon cher ami,

Il paraît, d'après ce que m'écrit Despiques, qu'il y aura plusieurs tours de scrutin et que je puis compter sur trois voix d'abord, Descaves, Renard, Daudet.

Pourquoi Margueritte, qui m'a fait faire les envois de Terres Lorraines au Goncourt m'a-t-il abandonné ? Est-ce par rancune contre Descaves à cause de l'échec de Victor ?

Pour moi, il me semble paradoxal que Mainguet ne puisse le faire marcher. Je sais, par Halmagrand, que Mainguet lui a donné jusqu'à 50 000 francs pour les Tronçons du Glaive par exemple. Il est inadmissible que l'éditeur qui tient au succès de sa

maison, n'ait pas, sur lui, une influence prépondérante. Mainguet a-t-il fait de ce côté tout ce qu'il pouvait ? Mais vous devez avoir discuté de tout cela très sérieusement, toi et Mainguet. J'ai, d'ailleurs, envoyé à Mainguet une lettre où Margueritte me demandait de faire cet envoi pour lui montrer ma déception à ce sujet. Du reste, à la suite de l'échec de Victor, j'avais la très nette impression que tout se passerait de cette façon.

Admire la psychologie de Barrès et ses renseignements sûrs dès août ou juin dernier. Il affirmait à Sadoul qu'on pourrait compter sur Descaves, mais pas sur Margueritte.

Tout cela m'écoeure et je marche comme un chien qu'on fouette, mais je marche tout de même.

Il paraît que Descaves considère comme un atout ma qualité de Lorrain.

Je compare à toutes ces manigances, l'attitude si droite de Descaves. Jusqu'aux derniers jours, il n'a rien dit, rien promis. S'il n'y a rien de mieux, il marchera. Et il marche. Quel brave homme ! Cela fait chaud au coeur d'y songer dans les moeurs littéraires.

Je n'ai pas reçu le Rouet, heureusement il m'en reste quelques exemplaires, j'en vais corriger un.

Tout à toi

Emile Chénin.

La pierre d'achoppement est évidemment Margueritte. Qu'en dit et pense Mainguet ?

Le 5 décembre 1907, le jury du prix Goncourt accorde ses suffrages à *Terres lorraines* d'Émile Moselly. Son livre est désigné au quatrième tour de

scrutin par 6 voix contre 4 à *La Terre ensorcelée* de Jean Vignaud, une autre œuvre régionale. Le journaliste de *L'illustration*, Albéric Cahuet,

dans son article paru le 14 décembre 1907, décrit assez bien la personnalité d'Émile Moselly.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LES PRIX GONCOURT ET « VIE HEUREUSE » DE 1907

Le jury du prix Goncourt et le comité féminin du prix *Vie heureuse*, réunis la même semaine, ont accordé leurs suffrages, le premier à *Terres lorraines* (Plon, 3 fr. 50), de M. Émile Moselly, le second à *Princesses de science* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), de M^{me} Collette Yver.

Émile Moselly est le pseudonyme de M. Émile Chénin, un jeune professeur, Lorrain de naissance, qui, « déraciné » par les exigences de la carrière universitaire, est actuellement chargé d'une classe de seconde au lycée d'Orléans. Son livre, un roman régionaliste, fut désigné au quatrième tour de scrutin par six voix contre quatre, qu'avait réunies une autre œuvre régionaliste, un recueil de nouvelles de M. Jean Vignaud, *la Terre ensorcelée*. Ce choix sera évidemment considéré comme une manifestation en faveur d'une littérature particulièrement intéressante, comme un encouragement précieux au roman provincial, au livre des bois, des champs et de l'eau, qui, par la sincérité de ses études vécues, la vérité et la saveur de ses descriptions, nous repose de tant de romans psychologiques, aux idées si rarement neuves, et de tant de broderies mondaines, articles de bazar aux cadres monotones et conventionnels. Ainsi aux jeunes auteurs, soucieux de se créer une personnalité et de produire des œuvres originales, l'Académie des Dix recommande le retour à la terre.

C'est le conseil que depuis vingt ans répètent, sans se lasser, tous ceux qui parlent ou qui écrivent sur la décentralisation, sur le régionalisme. L'élection de M. Émile Moselly — à qui nous devons encore deux recueils de nouvelles lorraines *Jean-des-Brebis* et *le Rouet d'ivoire* — est à la fois l'indication d'un mouvement littéraire et un succès d'école. On trouve, dans *Terres lorraines*, un petit drame du cœur, étudié finement, mais peu compliqué, ainsi qu'il convenait dans ce livre si près de la nature. Mais l'action, bien que réduite à ses indispensables éléments, suffit à évoquer toutes les scènes de la vie locale, la pêche professionnelle en rivière, les veillées, les « veilloirs » où l'on « daille » au coin de lâtre, les bals de village, les promenades de fiancés parmi les champs ensoleillés, à travers les seigles blonds et les sainfoins en fleur, et aussi, en opposition, les visions tristes et blanches d'un enterrement de jeune fille et d'un jour des Morts en Lorraine. Mais, surtout, M. Émile Moselly est le poète de la Moselle, et les pages les plus belles, les plus attachantes de son livre, sont celles qu'il consacre à l'étude de l'eau et des scènes de l'eau, aux brumes qui fondent, aux sources qui suintent parmi les mousses, au fleuve qui coule rapide et glacé dans un étranglement des berges ou qui s'élargit soudainement, sous les averses, comme un lac d'eau jaunâtre, livide, le soir, aux heures blêmes. On perçoit nettement le bruit mouillé du filet qui s'abat ou le claquement du battoir des laveuses, agenouillées sur la rive ; et l'on se laisse prendre au charme inquiétant de l'« étang des mortes » dont les eaux silencieuses et profondes sont pleines de crépuscule.

Peu après, Moselly reçoit une lettre manuscrite signée des dix académiciens Goncourt :

Paris, 5 Xbre 07

Monsieur,

Nous avons le plaisir de vous
annoncer que le prix des Goncourt
vous a été décerné pour vos livres
et en particulier pour les *Grégeois* :

Louis Thévenaz

L. Bourry

Octave Mirbeau.

Jacques Rivière
Lucien Descaves
Lion Gaudel

Guillaume Geffroy
J. H. Rosny aîné
J. H. Rosny jeune
Dr Paul Margueritte

En fait, c'est surtout *Jean des Brebis* qui a impressionné le jury qui consacre là l'œuvre de l'écrivain (*Terres lorraines, Le Rouet d'ivoire, Les Haleurs, Le Soldat*).

Après le " Goncourt ", Moselly continue à aider Péguy à placer ses *Cahiers*. Dans une lettre du 16 décembre 1907, il lui recommande de solliciter Sadoul, le directeur de la revue *Le Pays lorrain*. Moselly écrit : "Ma conviction ferme est que

Barrès marchera à fond pour les Cahiers. Il faut entretenir de bonnes relations avec Sadoul qui est son ami et est très puissant sur lui".

Le 8 novembre 1910, il écrit à Péguy pour le féliciter pour son œuvre *Victor Marie, comte Hugo*. Il vient d'être nommé au lycée de Rouen et espère que Péguy viendra le voir. Il conclut en écrivant : "Et puis il y a partout le frôlement d'ombres divines, Flaubert,

Maupassant et Jeanne. Mon vieux, je te ré embrasse. Émile Chénin".

Le 14 mai 1911, il écrit de cette ville pour le remercier de l'envoi dédié de son dernier livre. Il lui écrit qu'il a été "très malade et près de claquer cet hiver". Il lui demande de venir le voir : "Nous irons adorer pieusement la pierre sainte où tomba la cendre de Jeanne".

Rouen, samedi,

Mon bien cher vieux Péguy,

Je t'écris pour te dire que ma femme et moi nous avons été très touchés et très émus de recevoir ton livre et de lire ta dédicace. Mais je vais te dire une bonne chose, comme s'expriment les héros de Courteline. J'ai relu les premières pages, le portrait de Jaurès, en attendant de lire le reste. Et bien, rien n'a bougé, il n'y a pas un mot qui sonne faux ou vide depuis 7 ou 8 ou 10 ans, grande aevi spatium. C'est de la belle ouvrage française, père Péguy, de la bonne argile de Beauce où les cailloux tiennent pour les constructions ou substructions, comme dans un ciment tenace. Voilà, à mon sens, le plus grand éloge, et laissons les délayages de critiques pour nous dire cela, entre quatre-zieux, comme des ouvriers qui connaissent un peu leur métier.

Tu sais, pauvre vieux, que j'ai été très malade et près de claquer cet hiver. Mais ça va mieux, ça va même très bien. J'ai maigri et je suis plus fort qu'avant. Je ne sais comment j'avais pris une mauvaise grippe qui dégénéra en pneumonie, etc. Je pensai devenir pulmonique. Bah, il faut de tout pour faire une vie.

Je compte que tu tiendras ta promesse de venir me voir ici. Nous irons adorer pieusement la pierre sainte où tomba la cendre de Jeanne. Et puis, si tu savais comme la Normandie est admirable en ce moment, avec ses hêtres roux et verts et ses pommiers tout roses. Comme on comprend mieux et Corneille et Flaubert. Tout le monde t'espère ici : tu y rencontreras nombre de gens avides de te connaître et qui vont brailler après toi comme des ânes sans croupière.

Adieu, mon vieux Péguy, je te serre très fort sur mon cœur.

Émile Chénin

Péguy lui écrit, le 3 janvier 1912, pour le féliciter de lui avoir envoyé son dernier roman -sûrement *Fils de gueux*- et lui signale le 500^{me} anniversaire de Jeanne d'Arc. Ce sera l'une des dernières lettres adressées à Moselly.

mardi 3 janvier 1912

mais Chénis ton roman est plein de vérité. j'en
étais
malade de joie, à ce point de réalité, et que ce fut que
la détermination de roy-roy à ce point de roy-roy
aujourd'hui sainte Geneviève patronne de Paris;
samedi jour de Roy cinq centième
anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.

de l'oubliage

Péguy

Le 10 décembre 1912, Moselly envoie un courrier dans lequel il évoque le Goncourt qui vient d'échapper à Benda, publié dans les Cahiers de Péguy :

Paris, lundi

Charles Péguy, je t'embrasse pour tes vers qui sont beaux et pour les sonnets qui sont sans défauts. Fais-en d'autres. Songe à Hérédia qui fut glorieux de son vivant et immortel après sa mort.

Habe ante oculos mortalitatem, a qua te asserere hoc uno monumento potes. (Pline le Jeune, II, 10)

J'ai vu Descaves hier. Tu penses s'il est furieux. Il ne décolère pas. Il m'a raconté les dessous de l'affaire. Je passerai aux Cahiers jeudi. Trahison, naturellement. Mais je crois Benda en bonne posture pour l'avenir, sans avoir besoin du prix. Descaves m'a montré un article qu'il avait préparé pour le Figaro sur toi et sur les Cahiers. Il l'avait écrit, tellement il était sûr de la victoire. D'ailleurs, il dit que l'affaire n'est pas finie.

À jeudi, et bien affectueusement.

Emile Chénin

Puis, le 15 mars 1913, une de ses dernières lettres avant que Péguy ne parte à la guerre :

Vendredi

Cher ami,

Madame Rosnoble m'a écrit que son mari avait décidé de prendre Paschal Fortuny, qui travaille dans la partie de l'histoire de l'Art et qui est très compétent, paraît-il. Ça ne fait rien, les gens sont épatants. Ils vous disent :

Trouvez-moi ceci ou cela. Et puis ils n'en font qu'à leur tête. C'est la vie du monde...

J'ai trouvé rudement bien ton récent Cahier. Il y a des choses de toute beauté, et le Charles V Langlois doit avoir les reins malades. Le Normalien, que j'ai eu comme stagiaire disait qu'à l'école, ça avait porté et qu'on voyait en toi un des plus beaux pamphlétaires de notre littérature française qui en compte quelques-uns d'envergure.

Je ne connaissais pas l'article de Langlois. J'ai fait une trouvaille amusante, on n'a qu'à le lire en faisant à Victor Hugo l'application de toutes les critiques et ça va très bien. On dirait même que ça a été fait pour. Ce qui prouve que c'est idiot.

Je t'embrasse

Tuus

Emile Chénin

Pendant ses dernières années, Péguy, profondément mystique, revient à la foi catholique (en 1908) et fait plusieurs pèlerinages à Notre-Dame de Chartres. Il explique, d'ailleurs, son passage du dreyfusisme au christianisme dans *Notre jeunesse* (1910) et *Victor Marie, comte Hugo* (1911). Paradoxalement, Moselly applaudit à deux mains ses œuvres, où Péguy attaque les mythes du monde moderne. Il reste de marbre lorsque celui-ci, dans ses pamphlets, attaque la Sorbonne puis critique violemment Jaurès. Pourtant, Moselly admirait le talent oratoire de Jaurès qu'il rencontra une fois dans sa vie. Un mois avant de

partir pour la guerre, Péguy eut l'occasion de confier ses rancœurs à son ami.

Le 5 septembre 1914, Péguy tombe dès le début de la contre-offensive de la bataille de la Marne. Moselly apprend la nouvelle de la bouche de son ami le docteur Justus, alors qu'il séjourne dans le Poitou. Moselly que l'annonce de la mort de son ami a abattu, répète sans cesse : *Il était tout pour nous... Nous avons tout perdu.*

Il attendra mai 1915 pour écrire un recueil en souvenir de son ami. Il écrira : *Longtemps j'ai hésité à écrire et à publier ces pages consacrées à la mémoire de mon pauvre ami. Il me semblait qu'il y avait une profanation à remuer le souvenir qui doit dormir dans l'ombre, ceint de bandelettes et baigné d'aromates, comme un roi égyptien.*

En quelques pages, Moselly évoque la vie de Péguy, son enfance à Orléans, sa mère qu'il connaît bien, son œuvre, ses sentiments : *Il avait un grand cœur simple.* Il croyait que l'homme devait haïr vigoureusement. Sur ce point, il n'avait jamais fait de concession. Moselly évoque sa rencontre avec Jean Jaurès et leur conversation au sujet de Péguy :

Il ne pardonnait pas et se réconciliait rarement. En voici un exemple: Je rencontraï, un jour, dans une maison amie, Jaurès, le

grand Jaurès. C'était au temps où l'on discutait, à la Chambre, la représentation proportionnelle. Peuple de naïfs. Nous nous passionnions pour des chinoïseries comme la loi d'Hondt et le quotient électoral, à l'heure où l'Allemagne fourbissait ses monstrueux 420. Il sortait du Palais Bourbon où il avait mené l'assaut contre le scrutin d'arrondissement. Il était las, superbe, cyclopéen, beau dans sa fatigue et dans la pesanteur de son repos, comme une usine qui s'endort après une journée de travail, comme une machine qui laisse fuser sa vapeur. Il demanda à la maîtresse de maison un verre d'eau et le but avec un soupir de soulagement. Dès que je fus seul avec lui, il me parla de Péguy, s'informant s'il était vrai qu'il fut devenu pratiquant et qu'il "allât à la messe avec un gros livre". Je répondis que je n'en savais rien et que la chose n'avait pas d'importance entre nous ; nous n'abordions pas ces débats et notre amitié n'avait jamais connu l'ombre d'une mésentente. Il eut un long silence, puis il ajouta : "Hélas, comme la vie est dure ! Elle nous sépare de ceux que nous aimons. Si j'avais une conversation de cinq minutes avec lui, plus rien ne subsisterait entre nous". C'était une avance, je le sentis et je dois dire que j'en fus heureux, à la réflexion, pour cette raison seulement, qu'elle me don-

nait la sensation de toucher du doigt l'importance énorme que Péguy prenait dans la pensée française. Lui, si faible au regard du monde moderne. Et voilà que le chef tout-puissant du parti socialiste, le maître des destinées politiques, faisait les premiers pas. Je rapportai la chose comme telle à Péguy. Il me laissa dire et conclut : "Il a bien raison, si on se voyait, tout se passerait comme il le dit... mais c'est inutile". Il n'était pas de ceux qui reviennent.

Moselly conclut son hommage : *Péguy tombe au moment précis où nos légions cessent leur retraite, et, se retournant, assènent à l'ennemi le coup décisif. Péguy tombe, couvrant de son corps Paris, la ville de travail et de pensée, la ville qui abrite le tombeau de Napoléon et celui de sainte Geneviève, et par la splendeur et la signification de cette mort, il entre du même coup dans l'histoire.*

En 1914, Moselly publiera, chez Ollendorff, un roman, *Les Étudiants*, qu'il situe à Lyon et qui lui fut inspiré par les années de préparation de son agrégation à la faculté. Il publiera encore, chez Ollendorff toujours, en 1916, *Le Journal de*

Gottfried Mauser, un roman qui, déclare-t-il, est un livre de haine et de colère. Il écrit enfin une biographie de Lucien Descaves qui est un hommage d'affection et de reconnaissance.

Le 20 octobre 1918, après avoir passé deux longs mois de vacances à Lesconil, petit port de pêche situé sur la côte bretonne entre Loctudy et Penmarch, il rentre à Paris pour reprendre ses cours au lycée Pasteur, quand, au départ de la gare de Quimper, il meurt subitement dans le train, auprès de sa femme et de ses deux enfants.

Il est d'abord enterré au cimetière de Kerentrech à Lorient en attendant son retour en terre lorraine où il est inhumé le 9 octobre dans le cimetière de Chaudeney, le village qu'il aimait tant.

Mon village a l'air d'avoir choisi un endroit commode pour s'étendre sur les pentes de Haye qui meurent doucement ; il s'est couché avec nonchalance, prenant place au bas des coteaux que dore le soleil du midi.

Sources et documentation

Péguy et Moselly, Cahiers de l'amitié Ch. Péguy, 1966.
CORDIER Marcel, *Les demeures où ils vécurent en Lorraine*, Pierron, 1981.
Archives du Musée de Toul

Remerciements à Marcel Cordier pour la documentation et les photos.